

XYZ. La revue de la nouvelle

J'aime mon pyjama

Gilles Ascaride



Numéro 49, printemps 1997

Transatlantique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4515ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Ascaride, G. (1997). J'aime mon pyjama. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (49), 15–18.

J'aime mon pyjama

Gilles Ascaride

J'aime mon pyjama. Et pourtant, lui et moi nous connaissons depuis peu.

D'ailleurs, je dois l'avouer, avant lui, je n'avais quasiment pas connu de pyjama. Ou peu. Disons que, depuis la fin de l'enfance, je m'étais déshabitué de ce vêtement de nuit considéré comme parfaitement inutile dans mes préoccupations d'alors et dormais nu. Plus de trente ans à dormir nu. Seul ou accompagné, mais nu. Je n'aurais rien imaginé d'autre. La mode récente des chemises de nuit me laissait de glace et nu. Et pourtant, la rencontre se fit et à l'origine de façon fortuite et même fort désagréable comme souvent les rencontres passionnelles.

Sans m'étendre sur le peu ragoûtant sujet, disons que quelques ennuis intestinaux m'amènèrent à consulter un gastro-entérologue qui, après m'avoir examiné, me convainquit de me soumettre par prudence à une colonoscopie, examen endoscopique de l'intestin avec photos et prélèvements s'effectuant sous anesthésie générale quoique brève. Un peu inquiet, j'acceptai. Le spécialiste me remit alors une fiche détaillée, véritable feuille de route du futur examiné qui me donnait un rendez-vous de bon matin et à jeun, m'ordonnait de me faire raccompagner après l'examen, me fixait un régime alimentaire draconien pour les trois jours précédant l'affaire, ceci dans le but de me présenter avec un côlon parfaitement lustré. Pour parfaire le récurage, je devais à la veille de l'exploration absorber quatre litres d'une préparation poétiquement nommée *Klean-prep*. Mais surtout la feuille de route mentionnait en caractères gras : « Apporter un pyjama ».

Je n'avais évidemment pas de pyjama à ma disposition et l'idée de devoir enfiler cet inutile vêtement pour passer une

courte demi-journée en clinique me contraria vertement. Mais il fallait bien se soumettre aux ordres de la médecine. On ne tolérerait certes pas que j'arpente les couloirs médicaux nu comme Adam. J'obtempérai. Mais autant il me fut facile d'entrer dans une pharmacie pour acheter la boîte jaune contenant *Klean-prep*, autant j'étais démuné et incompetent pour m'acheter un pyjama.

Je dois dire que le grand isolement volontaire dans lequel je vis ne m'autorisait ni à emprunter un pyjama, ni à me faire conseiller. Finalement, le barrage, il faut le reconnaître, était plus psychologique qu'autre chose. Il me suffit d'entrer dans un grand magasin, j'y trouvai un rayon pyjamas, j'en attrapai un au hasard, me contentant pour critère d'un prix raisonnable.

Et pourtant, lorsque j'y pense maintenant, je me dis que cela n'est pas vraiment vrai. Que déjà ma main était guidée. Car, quoique lancée au hasard, elle ne prit ni un de ces pyjamas à rayures (bleues, marron) que j'avais portés dans l'enfance, ni un pyjama uni qui fait la désolation des couloirs d'hôpitaux, ni un de ces pyjamas qui prétendent n'en être pas et louchent vers le kimono de judoka ou la grenouillère.

Pourtant, ce pyjama-là, je l'ai à peine regardé et même pas sorti de la poche où le fourra la vendeuse, je l'ai, qui plus est, amené tel quel à la clinique. C'est dire.

Je passe sur la torture que fut la veille de l'examen l'ingurgitation de quatre litres de *Klean-prep*, poudre aromatisée pour solution buvable qui, sous prétexte de « lavage colique », tricota mes intestins de la pire méthode.

Et pourtant, lorsque j'y pense, là aussi je me dis que cette torture, cette longue soirée honteuse passée dans les cabinets, a peut-être et pas que peu contribué à me faire découvrir par la suite une forme de bonheur.

Je ne décrirai pas l'investigation du lendemain, est-ce utile ? Disons simplement que, lorsque mon tour arriva, j'entraï sur mes deux pieds dans le bloc, mon pyjama toujours emballé sous le

bras. Le médecin m'ordonna alors d'enlever « tout le bas » et, lorsque j'eus les fesses à l'air, de me coucher sur la table d'examen. J'esquissai un geste vers le pyjama que j'avais posé sur une chaise, mais le spécialiste me fit un rapide geste de dénégation et l'anesthésiste ajouta « allons-y comme ça ». Ce qui fut fait. Je m'éveillai sur un chariot qui m'emportait. On m'avait posé sur le ventre mes vêtements et l'inutile pyjama. Je rentrai chez moi en taxi.

Bien sûr, il m'est difficile de raconter une telle histoire et surtout d'en expliquer l'origine sans tomber dans des détails saumâtres. Disons que, ce soir-là chez moi, je ne me sentais pas très bien, cette anesthésie m'avait déprimé et, de plus, tout l'air dont on m'avait gonflé le ventre me faisait souffrir et j'éprouvais les affres d'une chambre à air à l'agonie. Je n'ai jamais eu un très bon sommeil mais, ce soir-là, il me fuyait plus que d'habitude. Je me sentais misérable. Alors l'idée saugrenue de défaire le colis contenant mon pyjama me vint. Pour la première fois, je le regardai. Il avait un aspect strict, élégant, un peu anachronique. Son fond bleu marine presque noir portait des centaines de petits losanges rouges contenant un carré gris enfermant un point noir. C'était très subtil. Je défis l'enveloppe transparente et immédiatement une seconde qualité me saisit, le toucher. Un sentiment soyeux, agréable, exquis, qu'agrémentaient de gros boutons nacrés blancs. J'éprouvai une grande surprise. D'autant plus qu'une étiquette annonçait sans triche la composition modeste du vêtement : 57% coton, 43% rayonne. Une autre étiquette livrait la marque en lettres blanches sur fond noir : *Octave Auguste*. Mais ça, ma parole, ce n'était pas une marque, c'était un véritable nom, un nom d'empereur. Il ne me restait plus, bien évidemment, qu'à enfiler ce pyjama. Ultime surprise, l'intérieur en était velouté comme du duvet. J'éprouvai soudain, à porter cette étoffe pourtant de peu de prix, un bien-être inconnu. Mon ventre me fit moins mal, mon angoisse se calma et je glissai dans le sommeil.

Puis tout s'enchaîna et se précipita.

Je dormis comme jamais je n'avais dormi. Je répétais l'expérience la nuit suivante. Concluante. Le lendemain étant un

dimanche, je pus expérimenter mon pyjama de jour. Il gardait toutes ses qualités. Quoique sans soie, il était parfaitement soyeux, doux, affectueux même. Il luisait légèrement mais sans ostentation. Il avait comme une luminosité, un reflet naturel. Je le gardai toute la journée. Je me mirais au miroir et me trouvais beau. Élégant. *Gentleman*. Non, ce n'était pas un vêtement de nuit que l'on jette en boule au réveil. Non, au réveil il avait d'autres qualités, après le bain aussi, il variait au plus juste comme un baromètre. Il devint ma seconde peau et en même temps un véritable ami, je lui dois cette justice au risque d'être traité de fou. *Octave Auguste* fit de moi un autre homme. Ou peut-être simplement un homme meilleur. Mon sommeil était, dans ses bras, réparateur et plein de songes subtils. Mes journées de congé remplies de douceur et de joie. Dans *Octave Auguste*, je me remis à la lecture, je repris des grands classiques que j'avais délaissés ou ignorés. J'éprouvai du plaisir. Ma mémoire se remit à fonctionner, le plaisir du rêve éveillé également. Ce pyjama avait quelque chose de l'ordre de l'intelligent, du beau et même du luxe de bon aloi, du bon goût. Il sentait le film des années trente, la comédie musicale, les grandes tragédies. Les femmes à cheveux blond platine, à mules emplumées, à déshabillés de soie. *Octave Auguste* me réveilla à la sensualité, moi déjà endormi avant l'hiver de mon âge. Avec lui, je me sentais au bras de Marlene Dietrich ou dans les bras d'Ava Gardner qui soudain était ramenée comme vivante à mon souvenir, elle qui avait exercé dans ma jeunesse une fonction érotique totale. J'étais dans mon pyjama comme en habit. Décontracté, à l'aise, mondain. J'avais de l'esprit. J'entendais les bulles du champagne. Lorsque j'appris que mon intestin était en parfait état, je trouvai cela on ne peut plus normal, car l'inquiétude m'avait abandonné depuis le soir où j'avais déplié *Octave Auguste*. Dire qu'un examen aussi désagréable et dégoûtant avait pu être à l'initiative de tant de bonheur.

Mais sans doute n'y penserai-je bientôt plus, car mon pyjama et moi entrons dans la vie.